

# L'ORPHELIN

---

To my mother dear

Je partis jeune et pauvre errant de place en place  
Ayant pour moi le temps et devant moi l'espace,  
Des pauvres isolés je suivais le chemin,  
Je cherchais une mère à mon coeur d'orphelin,  
Je demandais à Dieu de tromper la nature  
En créant un remède égal à sa blessure.  
Lui qui peut d'un sourire effacer tous les pleurs,  
Sur les rameaux brisés faire germer des fleurs  
D'un regard apaiser ou courroucer les ondes,  
Lui qui peut d'un rayon éclairer tous les mondes,  
Remplir d'astres le ciel pour embellir la nuit  
Nourrir en notre coeur l'espérance qui luit,  
Eterniser le mal ou le rendre éphémère,  
Pourquoi ne me rendrait - il pas une autre mère?  
J'entrais dans les maisons que la pitié m'ouvrait,  
Mais mon coeur toujours seul soupirait et souffrait,  
Je reprenais alors sans but et sans pensée  
La seule route ouverte à mon âme blessée,  
La route où l'isolé loin du monde réel  
Rêve aux amis perdus les yeux fixés au ciel  
Où l'amoureux succombe au mal qui le consume,  
Où les pauvres s'en vont pour boire l'amertume  
Dont le sort a rempli leur âme jusqu'aux bords,  
La route des chagrins qui mène au cimetière,  
Où l'orphelin en pleurs va prier pour ses morts,  
La mère pour son fils et le fils pour sa mère.  
Car vous ne savez pas, enfants tant caressés,  
Qu' à leur premier matin parfois des roses meurent,  
Que devant une croix souvent des enfants pleurent!  
Vous ne le savez pas, car Dieu vous a donné  
Pour vous guider un ange, un coeur pour vous aimer.  
Et pourquoi vous le dire, âmes à peine écloses,  
Pourquoi dire aux boutons qu'ils ne seront pas roses?  
Non, restez ignorants, riez, chantez, enfants,  
Couvrez ma triste voix de vos cris triomphants.  
Pourquoi mêler des pleurs aux joyeux sons des lyres,  
Vous enseigner le deuil en vous contant le mien  
Et de douloureux plis sillonner vos sourires?  
Oh! non, soyez heureux, je ne vous dirai rien,  
Je ne veux pas chasser vos brillantes chimères,  
Ni vous rendre moins doux les baisers de vos mères.  
Mais je viendrai parfois assister à vos jeux  
Prendre un peu du bonheur qui brille dans vos yeux,  
Et m'écartant du monde où des âmes frivoles  
Demandent le plaisir à de vaines idoles,  
Avec vous vers le ciel élever un oeil pur  
Et fixer mon regard sur son regard d'azur.

Car le monde est impur et son contact nous souille  
Il est à notre coeur ce qu'au fer est la rouille,  
Ce qu'est à l'oisillon l'appât de l'oiseleur,  
Ce qu'est le ver au fruit et l'insecte à la fleur.  
Il nous chante l'amour, il nous peint la luxure  
Et dans nos sens troublés ne laisse que torture,  
Et quand l'homme altéré croit atteindre le ciel  
Il présente à sa lèvre une éponge de fiel;  
Pour exciter l'ardeur il promet la victoire  
Il fait luire à nos yeux les flambeaux de la gloire,  
Et dans son livre d'or nous inscrit en héros,  
Mais lorsque nous tombons avides de repos  
Du labeur accompli réclamant le salaire,  
Au lieu du ciel promis il nous offre un calvaire.

Je connaissais pourtant un monde plus brillant,  
Un monde où je croyais que tout était riant,  
Où le pleur passager ne laissait pas de trace  
Où tout parlait d'amour mais avec tant de grâce!  
Où le printemps jouait sous un ciel plein d'azur  
Couronnant de ses fleurs des enfants au front pur,  
Où tout était chanson sous la jeune feuillée  
Où le matin voyait la plaine ensoleillée  
Secouer en riant dans le sillon qui dort  
Ses arbustes en fleurs promettant des fruits d'or.  
C'était le monde pur éclairant mon enfance,  
Où le coeur de ma mère ouvert à l'espérance  
Vibrant contre le mien, où son oeil maternel  
Cherchait dans mon regard le sourire du ciel.  
Cet éclat que Dieu mit sous nos frêles paupières  
Pour refouler les pleurs des yeux tristes des mères.

Mais la mort d'un seul coup faucha tant de bonheur,  
Et brisant le rameau meurtrit aussi la fleur.  
Enfant, la voix n'est plus qui charmait ton oreille,  
Plus de bonjours joyeux quand la maison s'éveille,  
Le matin plus de chants, plus de baisers le soir.  
Autour du petit lit caché dans l'angle noir  
On ne voit plus errer dans l'ombre une lumière,  
Nul ne vient plus, enfant, te regarder dormir,  
Ni penché sur ta bouche écouter ton soupir.  
Nul ne vient rafraîchir ton front brûlant de fièvre,  
Ni sur son sein de mère étouffer tes sanglots  
Ni répondre aux appels qui tombant de ta lèvre  
N'éveillent dans la nuit que de tristes échos,

Nul ne viendra demain soulager ta misère.  
Il faut souffrir, enfant, quand on n'a plus de mère.

*Henri Gambier*